

Culte à St-Pierre, 28 mai 2023 ; Bruno Gérard (liturgie) et Andreas Dettwiler (prédication)
Lectures : Jérémie 31,31-34 ; 2 Corinthien 3,17 ; Actes 2,1-13 (texte prédication)

Pentecôte – puissance de communication

Chers frères et sœurs en Christ,

Mais quel séducteur, ce Luc ! On connaît l'art de raconter de Luc, mais là, il frappe particulièrement fort ! Au début du deuxième tome de son histoire du christianisme naissant – à savoir l'évangile de Luc, suivi des Actes des Apôtres –, il nous présente un récit à couper le souffle. Vous vous en doutez ? Je vous donne trois exemples.

Tout d'abord, à la manière d'un régisseur habile de Hollywood, il parsème son texte des *effets spéciaux* qui font sourire même le spectateur le plus bienveillant. Des événements surprenants, miraculeux, apparaissent soudainement lors de la « fête des semaines » (en hébreu : *shavouot*) que nous appelons aujourd'hui la Pentecôte : « tout à coup il y eut un bruit qui venait du ciel comme le souffle d'un violent coup de vent [...] ; alors leur apparurent comme des langues de feu qui se partageaient et il s'en posa sur chacun d'eux » (v. 2-3). Mais méfions-nous de l'apparente simplicité et du caractère quelque peu bizarre des images. Elles sont au service de significations qu'il s'agit de décoder. Luc sollicite ici un univers de représentation bien familier aux gens de l'Antiquité, à savoir celui de la théophanie, l'irruption du divin au sein de la vie des êtres humains, expérience à la fois déroutante et fascinante. Mais ce n'est pas tout. Luc s'imagine un lecteur qui est familier à l'épisode peut-être le plus emblématique du peuple d'Israël, à savoir le don de la Torah (de la Loi) sur le mont Sinaï (cf. Ex 19–20). Philon d'Alexandrie, philosophe juif éminent au temps de Jésus, a commenté ce célèbre épisode comme suit : « Alors, du sein du feu qui s'épanchait du ciel, retentit une voix absolument saisissante, la flamme devenant le langage articulé familier aux auditeurs. Les mots que proférait cette voix étaient prononcés avec une netteté si éclatante qu'on croyait plutôt les voir que les entendre » (*De decalogo* 46, trad. Valentin Nikiprowetzky). Nous avons compris le clin d'œil de Luc : selon lui, le don de l'Esprit Saint que nous célébrons lors de la Pentecôte chrétienne est comparable au don de la Torah donné au peuple d'Israël.

Deuxième exemple : Luc se veut un narrateur qui sait entrer en *compétition avec l'élite culturelle de l'époque*. Comme tout historien de l'époque qui se respecte, il intègre dans son récit une liste des nations pour souligner la dynamique universelle du mouvement dont Luc se fait le porte-parole : il y est question des Parthes, des Mèdes, des Élamites, des habitants de Mésopotamie, de Judée, de Cappadoce, du Pont d'Asie... et ainsi de suite (v. 9-11). Mais deux éléments au moins auraient étonné l'auditoire antique : d'une part, le centre de gravité de cette liste n'est pas, comme on s'attendrait, Rome, la capitale politique, militaire et économique de la super-puissance de l'époque. La liste que Luc nous présente trouve son centre de gravité dans la partie orientale de l'empire romain, avec Jérusalem en son centre. Le renouveau attendu ne vient pas du centre de l'empire, mais de sa périphérie. D'autre part, de telles listes ont parfois le but de démontrer les conquêtes militaires de l'empire romain. Mais Luc se fait le porte-parole d'un message bien différent. Comme s'il voulait dire : certes, vos empereurs, vos seigneurs dominent le monde. Mais nous, nous vous annonçons un Seigneur d'une toute autre qualité, un Seigneur qui n'est pas venu pour dominer, mais pour servir (cf. Lc 22,24-27).

Troisième exemple, enfin – *Luc a de l'humour*. Mais oui, contrairement à un préjugé tenace, les textes de la Bible, loin d'être des écrits affreusement rigides et dogmatiques, ne sont pas dépourvus de ce geste si vital, si humain, qu'est l'humour. Regardons seulement la fin du récit. Aussi spectaculaire soit-il, l'événement que Luc vient de nous présenter reste ambiguë et provoque des réactions contrastées. Les uns s'interrogent, perplexes, en disant : « Qu'est-ce que cela veut dire ? ». Les autres, moins nuancés dans leur jugement, se moquent éperdument de ces gens venant de la Galilée, en disant : « Ils sont pleins de vin doux ». Nous l'avons compris : le phénomène charismatique – nous dirions aujourd'hui : l'effervescence spirituelle – reste un événement ouvert à plusieurs lectures. Il a besoin d'une parole qui l'éclaire, une parole qui lui donne un sens, une parole qui dépasse ce qui est immédiatement perceptible. C'est pourquoi Luc, juste après notre récit, fait entrer en scène Pierre, en lui prêtant la parole : « Hommes de Judée, et vous tous qui résidez à Jérusalem, comprenez bien ce qui se passe et prêtez l'oreille à mes paroles. Non, ces gens n'ont pas bu comme vous le supposez : nous ne sommes en effet qu'à neuf heures du matin » (Ac 2,14-15). Nous voilà rassurés ! A Pentecôte, il y a plus qu'une bacchanale de quelques Galiléens illuminés.

Mais alors, que donne à penser le récit de Pentecôte que Luc nous présente si habilement ? Que nous apprend ce récit – et d'autres récits du Nouveau Testament – du *don de l'Esprit de Dieu* que nous célébrons lors de ce dimanche de Pentecôte ? Je souhaite évoquer les trois aspects suivants qui me sont devenus importants lors de la préparation de ce culte.

(1) Tout d'abord, l'Esprit de Dieu est *puissance de communication*. Voilà le mot clef d'hier et d'aujourd'hui. Notre époque est fascinée par tout ce qui a trait à la communication. Toutes les institutions – que ce soient les Églises, les entreprises privées, les Universités, et bien d'autres encore – investissent énormément de moyens dans la communication, ceci dans le but d'une visibilité maximale de leur activité. Des entreprises entières essaient de nous vendre des stratégies de communication, comme on le dit de manière quelque peu prétentieuse. Dans nos vies privées, nous sollicitons également des moyens technologiques puissants – que ce soit Whatsapp, Facebook, Twitter et bien d'autres encore –, pour être au courant de tout à chaque instant et, surtout, pour présenter aux autres une image de nous-mêmes qui soit aussi favorable que possible. La communication doit être aussi lisse, aussi simple et donc aussi performante que possible, nous dit-on – voilà l'impératif auquel nous sommes confrontés. Fascinés par des questions de forme et d'esthétique, nous reléguons parfois des questions de sens et de contenu au second plan.

Si nous retournons à notre texte biblique, qu'est-ce que nous observons ? La première chose qui me frappe c'est à quel point le christianisme naissant a souligné l'aspect du *don* et de la *gratuité*. La notion même d'Esprit Saint, ou d'Esprit de Dieu, dit que la communication de l'Évangile n'est, en dernier lieu, pas un produit issu de l'esprit humain, mais qu'elle se réfère à une dimension qui nous échappe. Ce qui qualifie l'Évangile – en termes religieux : l'amour de Dieu, ou en termes non-religieux : l'expérience de l'acceptation inconditionnelle de notre être – est une expérience qui nous est certes promise, mais que nous ne maîtrisons pas. Ou pour dire la même chose encore autrement : dans l'expérience de l'Esprit de Dieu, nous faisons l'expérience que nous vivons à partir d'un ailleurs, que le fondement de notre vie ne réside pas en nous-même. Les anciens, à travers leurs prières et leurs chants, avaient raison de nous rappeler que l'Esprit n'est jamais en notre possession, mais qu'il ne peut être que reçu, toujours à nouveau : *Veni, creator Spiritus – Viens, Esprit Créateur !*

La deuxième chose qui me frappe dans notre texte (et dans bien d'autres textes similaires dans le NT), c'est l'importance du langage, d'une parole accessible et intelligible. Non, ce que Luc nous présente ici, ce n'est pas la capacité de « parler en langue », de parler donc dans une

langue complètement inaccessible aux autres, ce don charismatique si admiré par les chrétiens de Corinthe – Paul nous en parle dans sa première lettre aux Corinthiens (1 Co 12–14). Luc a un autre phénomène en vue : le miracle de la communication à travers les barrières des langues et des civilisations. Il le dit à sa manière : « Chacun les entendait parler sa propre langue. Déconcertés, émerveillés, ils disaient : “Comment se fait-il que chacun de nous les entende dans sa langue maternelle ?” ». Je pense que nous faisons tous et toutes l’expérience que comprendre l’autre, pleinement, véritablement, n’est pas une chose évidente. Comprendre l’autre signifierait être pleinement à l’écoute de l’autre, de l’accepter dans sa différence. Comprendre l’autre signifierait prendre des distances par rapport à soi-même, au moins un tout petit peu. Comprendre l’autre signifierait aussi tolérer ce qui nous paraît étrange chez l’autre. Comprendre l’autre signifierait, enfin, trouver un langage commun qui me permette de maintenir et de renforcer un lien avec l’autre, malgré tous les obstacles qui existent entre l’autre et moi. L’expérience de l’Esprit de Dieu, dans nos vies quotidiennes, est peut-être aussi celle-ci : persévérer dans l’espoir que, malgré tous les obstacles, une entente entre moi et l’autre soit possible, que la carapace intérieure que j’ai construite au fil des ans autour de moi se brise et que j’arrive à accueillir l’autre d’un regard nouveau, d’un regard curieux et bienveillant.

(2) Mais l’Esprit de Dieu n’est pas seulement puissance de communication, il est aussi *puissance d’individuation*. Souvent, on a voulu comprendre le récit lucanien de Pentecôte comme une sorte de contre-récit du récit mythique de la tour de Babel (Genèse 11). Mais cette lecture en contraste n’est à mon avis pas convaincante puisqu’elle résiste à ce que le texte de Luc suggère. Voici le clin d’œil de Luc à travers l’image si particulière des langues de feu qui se posent sur chaque personne individuellement : « alors leur apparurent comme (!) des langues de feu qui se partageaient et il s’en pose *sur chacun d’eux* ». Pentecôte ne veut alors pas créer une sorte d’espéranto divin, une langue unifiée et universelle qui dépasserait définitivement tous les clivages linguistiques et culturels de notre monde. Notre texte de Luc a un modèle de la communication bien différent en vue : c’est un modèle qui tient compte et qui respecte les différences d’ordre linguistique, culturel – et j’ai envie de dire : même religieux – qui existent entre nous. Bien entendu : le christianisme naissant a eu une ambition universelle. Il était saisi d’une dynamique universelle qui cherchait à atteindre des habitants non seulement de Jérusalem, mais aussi d’Antioche en Syrie, d’Éphèse en Asie mineure, de Corinthe sur le Péloponnèse, pour finalement atteindre la métropole de l’empire romain, à savoir Rome. Mais cette dynamique universelle allait de pair avec la conscience que la proclamation de l’Évangile devait s’inscrire dans des cultures et des langues sur place. Bien entendu : qui dit universalisme dit aussi la tentation d’une pensée totalitaire, d’une pensée unique. Notre texte de Luc pourrait alors servir d’antidote à ce danger. Non, le don de l’Esprit Saint ne favorise pas une pensée unique, tout au contraire. Il favorise un vivre-ensemble dans le respect des différences, dans le respect des richesses individuelles de chacun et de chacune de nous (cf. aussi 1 Corinthiens 12–14 et Romains 12).

(3) Enfin – et c’est avec ce troisième aspect que j’aimerais terminer ma méditation –, l’Esprit de Dieu est *puissance de liberté*. L’apprentissage de la foi – pour reprendre une heureuse formulation de Jean Zumstein – est un apprentissage de la liberté. Le christianisme d’hier et d’aujourd’hui l’a souvent oublié ou l’a mis en marge de ses convictions, en ayant eu peur de son propre courage. Pourtant, la parole de la liberté s’inscrit au cœur de la foi chrétienne. Paul, l’apôtre des nations, l’a bien su, comme l’atteste le passage que nous avons entendu ce matin : « Le Seigneur est l’Esprit, et là où est l’Esprit du Seigneur, là est la liberté » (2 Corinthiens 3,17). Je ne souhaite ici évoquer qu’un seul élément qui me paraît important.

Vivre dans la liberté de l'Évangile signifie aussi avoir le courage de nous accepter tels que nous sommes et de ne pas faire de nous-mêmes quelque chose d'« extraordinaire » ou de « spécial ». Étonnement, cela est assez difficile, j'en conviens. Celui qui nous a aidé à voir clair sur ce point est le théologien et pasteur allemand Dietrich Bonhoeffer (1906-1945). Bonhoeffer était, comme vous le savez probablement, engagé dans la résistance contre les nazis, et il a payé de sa vie son engagement politique. Juste un jour après l'échec de l'attentat contre Hitler le 20 juillet 1944, Bonhoeffer écrit depuis sa cellule de prison à Berlin ces lignes suivantes à son ami Eberhard Bethge :

« Cher Eberhard, [...] Pendant ces dernières années, j'ai appris à connaître et à comprendre de plus en plus la profondeur de l'horizon terrestre du christianisme ; le chrétien n'est pas un homme religieux (*homo religiosus*), mais tout simplement un homme, comme Jésus – à la différence de Jean-Baptiste par exemple – était un être humain. Je ne parle pas de l'horizon terrestre plat et banal des gens éclairés, indolents ou lascifs, mais du profond horizon terrestre, qui est plein de discipline et où se trouve toujours présente la connaissance de la mort et de la résurrection. Je crois que Luther a vécu dans cet horizon terrestre. Je me rappelle une discussion que j'ai eue en Amérique avec un jeune pasteur français, il y a treize ans. Nous nous étions tout simplement posé cette question : que voulons-nous faire vraiment de notre vie ? Il me dit : « J'aimerais être un saint » [...] ; cela m'a alors beaucoup impressionné. Pourtant j'ai pris le contre-pied en lui disant à peu près : « Moi, j'aimerais apprendre à croire. » Pendant longtemps je n'ai pas compris la profondeur de cette opposition. J'ai cru pouvoir apprendre à croire tout en essayant de mener une vie sainte en quelque sorte [...].

J'ai compris plus tard et je continue de faire cette expérience que c'est en vivant pleinement dans l'horizon terrestre de la vie qu'on parvient à croire. Quand on a renoncé complètement à faire quelque chose de soi-même – que ce soit un saint ou un pécheur converti, ou un homme d'Église [...], un juste ou un injuste, un malade ou un bien-portant –, et c'est ce que j'appelle l'horizon terrestre : vivre dans la multitude des tâches, des questions, des succès et des insuccès, des expériences et des perplexités, alors on se met pleinement entre les mains de Dieu, on prend au sérieux non ses propres souffrances, mais celles de Dieu dans le monde, on veille avec le Christ à Gethsémani, et je pense que c'est cela la foi, c'est cela la *metanoia* [la conversion] ; c'est ainsi qu'on devient un homme, un chrétien. Comment les succès peuvent-ils nous rendre insolents ou les échecs nous troubler si, dans la vie terrestre, nous souffrons de la souffrance de Dieu ? [...] Je suis reconnaissant qu'il m'ait été donné à discerner cela, et je sais que je n'ai pu le faire que grâce au chemin que j'ai emprunté un jour. C'est pourquoi je pense au passé et au présent dans la reconnaissance et la paix [...] »¹.

Amen.

Prof. Andreas Dettwiler (Faculté de théologie, UNIGE, andreas.dettwiler@unige.ch)

¹ Dietrich Bonhoeffer, *Résistance et soumission. Lettres et notes de captivité*, trad. de l'allemand par Bernard Lauret, avec la collaboration de Henry Mottu, Genève, Labor et Fides, 2006, p. 437-438.